

## Bois et blés

On marche dans des chemins de sable, à peine tracés, lignes distraites, de la même couleur de braise au point de refroidir que le soir qui approche. On arrive devant un bosquet d'yeuses à l'orée duquel est suspendue une espèce d'étoile faite de plumes de corneille attachées maladroitement ensemble. Personne. Déjà les ouvriers des champs mangent ou peut-être dorment. Ils s'appesantissent, tandis que dehors s'éveillent les choses immatérielles que le jour cache. Personne. Mais ces bosquets nous sembleront toujours habités, serait-ce par une absence. L'étoile noire, hirsute, qui garde celui-là des oiseaux, à moins qu'elle ne soit le reste d'un jeu, si elle manquait, il n'en serait pas moins comme un lieu où l'on entre, dont il faut franchir le seuil, ce qu'on ne fait pas sans un trouble qui ressemble à du respect. Un cercle. Une aire. Dirai-je qu'on y bat



le blé du temps en silence? Mais il n'y a pas trace d'or dans cette ombre.

Vert, noir, argent... Comment dire, comment toucher la note juste, la note intérieure? Dryades... le nom sonne, vraiment, comme ces couleurs sur les troncs qui, jadis, en auraient abrité les porteuses : il est humide et dru, il brille sur fond sombre; elles, sœurs des naïades, rappellent l'alliance originelle des eaux et des forêts. Mais ce n'est pas assez distinguer ce bois d'autres bois, où l'on surprendrait avec bonheur les mêmes fuites. Je le regarde encore, dans ma mémoire. Vert, noir, argent... Ces trois couleurs ensemble ici, je ne doute pas qu'elles aient un sens. Au pied des arbres, ce n'était pas, me semble-t-il, la terre nue, mais de l'herbe, presque aussi nette qu'une pelouse. D'argent, de sable, de sinople... mais ce bois ne porte pas d'armes. Je regarde encore : ce vert confine au noir, cet argent est bleuté. Les troncs ressemblent aux vieilles pierres des murs, les feuillages sont au-dessus comme de l'ombre; peut-être nous trouvons-nous sur le seuil d'une grotte aérée, dont le vent aurait asséché jusqu'aux plus profondes cascades?

Peu à peu j'entrevois une vérité : les couleurs, dans ce bosquet, ne sont ni l'enveloppe, ni la parure des choses, elles en



émanent ainsi qu'un rayonnement, elles sont une façon plus lente et plus froide qu'auraient les choses de brûler, de passer, de changer. Elles montent du centre; elles sourdent inépuisablement du fond. Ces troncs charbonneux, couverts de lichens bleuâtres, on croirait qu'ils diffusent une lumière. C'est elle qui m'étonne, qui se dérobe, qui dure. Je crois qu'elle est très vieille, qu'elle n'a plus d'âge. Je ne veux pas en parler au hasard, mais dans ces détours que je fais à sa recherche, on la voit continuer à luire, continuer à se refuser. Est-elle glauque, marine? Est-elle nocturne, livide, funèbre? Chacun de ces mots ne me vient pas à l'esprit sans raison, mais les idées qu'ils désignent, probablement sont-elles moins présentes dans le bosquet d'yeuses que les herbes qui relèvent l'arôme d'un plat.

Et si j'avais aperçu simplement en passant la douceur de l'obscur, la bergerie des ombres qui devisent à voix basse des anciens jours, sans qu'on puisse discerner dans l'herbe leurs pas, moins que celui du brouillard? Ou dirai-je seulement de cette clarté qu'elle est lointaine et que rien ne la rapproche, qu'elle est la lointaine et qu'il faut la garder dans son éloignement : comme on maintenait un anneau d'espace intact autour du siège des dieux?



Parce qu'ils forment une enceinte, on a envie justement de pénétrer sous ces arbres, de s'y arrêter. Alors on resterait immobile, on ne ferait plus rien qu'écouter, ou même pas. On serait reçu dans leur assemblée. On goûterait le raisin embué de l'air, on boirait au verre des neiges. Puis on surprendrait, précédée par une meute d'ombres, Diane qui est comme du lait dans l'eau.

Plus loin que ce bois où l'on n'entrera jamais, se creuse une combe assez vaste; elle était, ce soir-là, pleine jusqu'au bord de blé.

J'avais regardé, quelques jours avant, les graminées déjà sèches, semblables tantôt à des plumes, tantôt à de petits os de paille : mobiles panaches, légers squelettes d'herbe. Mais ici, c'était tout le contraire du dessèchement et de la nuit qui montait comme un Nil, qui gonflait, qui croissait entre ces bords couronnés d'arbres maintenant couleur de violette!

Le cuivre, l'or... Pourtant, nous ne sommes pas venus au comptoir d'une banque, ni aux magasins d'un arsenal. Plutôt, moi qui viens de penser à la lune, je nommerai à présent le soleil. Et soudain je me souviens des moissons où les chevaux suent, pleins de



mouches, où la journée tout entière n'est plus qu'un grand pain qu'on taille, où un bol blanc à quatre heures éblouit sous le noyer. Tout le champ gonfle et monte; la vue se trouble. Les couples s'abattent sur place. Il n'y a plus d'autre table, d'autre lit que la terre couverte de vapeurs. Nappes et draps portent les mêmes plis, les mêmes taches. Et pas un crin qui ne soit trempé, pas une force que n'ait tranchée le fer orageux!

Autant de routes où je m'engage, où je dévie; il faudrait moins se souvenir et moins rêver.

Quelque chose de lointain et de profond se passe : comme un travail en plein sommeil. La terre n'est pas un tableau fait de surfaces, de masses, de couleurs; ni un théâtre où les choses auraient été engagées pour figurer une autre vie que la leur. Je surprends un acte, un acte comme l'eau coule. Ou même moins encore : une chose qui serait vraiment là; peut-être, un acte qui ne serait pas un spectre d'acte, qui ne ressemblerait plus à nos mouvements égarés.

L'ombre, le blé, le champ, et ce qu'il y a sous la terre. Je cherche le chemin du centre,



où tout s'apaise et s'arrête. Je crois que ces choses qui me touchent en sont plus proches.

Une barque sombre, chargée d'une cargaison de blé. Que j'y monte, que je me mêle aux gerbes et qu'elle me fasse descendre l'obscur fleuve! Grange qui bouge sur les eaux.

J'embarque sans mot dire; je ne sais pas où nous glissons, tous feux éteints. Je n'ai plus besoin du livre : l'eau conduit.

A la dérive.

Or, rien ne s'éloigne, rien ne voyage. C'est une étendue qui chauffe et qui éclaire encore après que la nuit est tombée. On a envie de tendre les mains au-dessus du champ pour se chauffer.

(Une chaleur si intense qu'elle n'est plus rouge, qu'elle prend la couleur de la neige.)

On est dans le calme, dans le chaud. Devant l'âtre. Les arbres sont couverts de suie. Les huppés dorment. On tend au feu des mains déjà ridées, tachées. Les enfants, tout à coup, ne parlent plus.

C'est juste ce qu'il faut d'or pour attacher le jour à la nuit, cette ombre (ou ici cette lumière) qu'il faut que les choses portent l'une sur l'autre pour tenir toutes ensemble sans déchirure. C'est le travail de la terre endormie, une lampe qui ne sera pas éteinte avant que nous ne soyons passés.